Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 82 (1937)
Heft: 6

Artikel: La mentalité de l'officier et sa mobilisation
Autor: Mayer, Emilie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341796

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La mentalité de l'officier et sa mobilisation

A la fin de juillet 1914, le jeune André Bertin venait de passer avec succès les examens pour l'admission à l'*Ecole polytechnique* de Paris. Il s'attendait donc à entrer dans cet établissement à la fin des vacances, en novembre, et il comptait y mener la vie studieuse, calme, réfléchie, dont douze années de lycée lui avaient donné l'habitude et qui, sans doute, convenait à son tempérament.

Mais la guerre éclata ; les hostilités commencèrent ; de grands désastres en marquèrent le début, et le gouvernement décida que l'Ecole n'ouvrirait pas ses portes. Les candidats reçus furent versés dans les corps de troupes après une préparation sommaire qui leur a permis de prendre, tant bien que mal, part à la guerre, comme sous-lieutenants dans l'une des armes dites savantes, artillerie ou génie.

Au moment où ces jeunes officiers arrivèrent sur le front, celui-ci était déjà stabilisé, et il devait rester à peu près immobile pendant près de quatre ans. Il y fallait donc les qualités d'esprit et les facultés intellectuelles qui conviennent à l'artilleur de forteresse et correspondent au caractère de la poliorcétique. Les opérations d'un siège, de notre temps, comportent des calculs, des préparations, qui peuvent s'effectuer presque à loisir, — en tout cas, sans précipitation, et avec un sang-froid que peuvent seuls troubler les dangers inaccoutumés auxquels on se trouve exposé.

C'est ce travail scientifique que les artilleurs eurent à accomplir, dans ces mêmes conditions, jusqu'à ce que les événements de l'été 1918 eussent fait succéder la guerre de mouvement à la stagnation.

L'armée n'était nullement préparée à passer de celle-ci à celle-là. Il n'y a guère que Foch qui eût prévu une telle transformation, et qui s'en fût préoccupé. Avec une inlassable ténacité, il en annonçait l'éventualité prochaine, et il recommandait aux troupes de se tenir prêtes à une vie toute différente de celle que les circonstances leur avaient imposée.

En mai 1918, allant féliciter un bataillon d'infanterie qui venait de ramener trente-deux mitrailleuses et de faire deux cents prisonniers, il lui disait : « Nous allons cesser bientôt, je crois, de combattre comme nous l'avons fait depuis trois ans : Nous allons mener la bataille du tapis vert. Dans ces conditions, l'entraînement des unités à la manœuvre sera un facteur primordial de succès. »

Peut-être aurait-il pu ajouter qu'un autre facteur non moins important de ce succès était l'adaptation des intelligences, des caractères, des mentalités, à la forme nouvelle des opérations. La substitution de la guerre de campagne à la guerre de siège implique la mise en jeu de la hardiesse au lieu de la circonspection, de l'activité au lieu d'une certaine passivité, de l'à-propos et de la décision au lieu du calcul. On pourrait presque dire : de l'imagination au lieu du raisonnement.

Le sous-lieutenant André Bertin — comme, d'ailleurs, la plupart des autres officiers — se trouva pris fort au dépourvu par l'événement. Il lui fallut acquérir, presque du jour au lendemain, un état d'esprit différent de celui de la veille, qui en différait tout autant que l'existence incertaine et nomade de la poursuite différait de l'existence casanière dans les postes de commandement ou les abris souterrains du front. « 1918 vit sortir de leurs trous fantassins et artilleurs, et, suivant le flux et le reflux des offensives et des retraites, on dut revenir à la guerre de mouvement chère aux artilleurs d'avant 1914. »

Ainsi s'exprime Bertin dans un article que la *Revue d'artillerie* (française) vient de publier sous ce titre : *La mobilisation des facultés de l'officier d'artillerie en campagne*

et où il montre l'effort qu'il a dû accomplir pour changer d'état d'âme. Sa confession est aussi émouvante qu'instructive. « L'entraînement intensif auquel nous fûmes soumis pendant cette période, — lisons-nous encore dans ce fragment d'autobiographie, — nous fit peu à peu acquérir la *resource fulness* nécessaire pour adopter, parmi la multiplicité des méthodes et des moyens, ceux qui devaient aboutir à la meilleure solution. Mais une telle expérience ne peut s'acquérir sans maladresses, sans difficultés, sans cruelles épreuves. »

Et notre jeune camarade énumère, avec force détails singulièrement précis, tout ce qui s'opposait à ce que s'opérassent dans un temps très court, presque du jour au lendemain, « un véritable retournement des mentalités et le renversement des habitudes acquises ».

Résumons.

Il ne pouvait plus être question d'appliquer posément les méthodes scientifiques de la topographie et de la balistique, en allant au fond des choses, en tenant compte des données de la météorologie. On ne pouvait plus compter sur le concours d'observateurs spécialisés et bien installés dans des abris munis d'un bon ensemble d'attirails. On n'avait plus à rester en place et à tirer sur des tranchées ou des épaulements. On avait à poursuivre des objectifs mobiles, fuyants, presque insaisissables, qu'il fallait surprendre par des feux soudains, violents et, en même temps, souples. D'autre part les batteries chargées de ces tirs n'étaient plus accrochées au sol ; il leur fallait se déplacer soit pour suivre les mouvements de l'adversaire, soit pour se dérober à ses coups.

Bref, il en résulte une extrême mobilité des feux et du matériel, ce qui exige des cadres des facultés « dynamiques ».

Soulignons-en quelques-unes.

L'artilleur de campagne doit pouvoir « embrasser » le terrain pour déterminer, presque d'un seul coup — et, en tout cas, très rapidement, — les possibilités de tir, de déplacement, d'accès, de sécurité, de camouflage, de repliement, etc. Détermination

déjà difficile en soi, mais compliquée du fait des « hasards » de la guerre et des modifications probables de l'action.

La rapidité des mises en batterie — et souvent très près de l'ennemi — exige ensuite sang-froid et maîtrise.

Enfin, la rapide reconnaissance du terrain, la « prise de possession » des objectifs, le repérage à coups de canon pour obtenir les éléments du tir, l'expert maniement du « faisceau » qui doit se mouler sur la forme changeante des objectifs, tout cela, exécuté dans le minimum de temps, avec des moyens de fortune, exige une grande maîtrise du tir par observation directe, et aussi un certain sens divinatoire qui s'apparente beaucoup à celui du chasseur de gibier.

L'artilleur de campagne fait constamment de l'« à peu près », mais avec cette excuse que c'est ce qu'il peut faire de mieux dans le temps qui lui est accordé pour que l'effet soit utile.

Cette course constante contre la fugacité des objectifs est la caractéristique principale de son action... L'esprit de décision et le « sens » du tir sur l'objectif mobile sont certainement les facultés maîtresses de l'artilleur de campagne de 1914.

Les différences des mentalités psychiques et physiques de nos artilleurs-types sont donc fort différentes, mais le temps qui est accordé pour résoudre un problème accentue encore ces différences, si sa durée devient très courte.

C'est ainsi que, en 1918, nous dûmes adopter, suivant les événements, l'une ou l'autre mentalité.

Cette accommodation de l'esprit paraît ne s'être pas toujours très bien opérée chez les officiers français. Bien que certains généraux — en particulier, le général Debeney — aient célébré la souplesse avec laquelle le haut commandement a trouvé la riposte appropriée aux nouveautés soudainement introduites dans la pratique de la guerre, il semble que nos « grands chefs » ne se soient guère posé la fameuse question de Foch : « Au fond, de quoi s'agit-il ? » Ou, s'ils se la sont posée, c'est en ces termes : « Quel procédé *réglementaire* s'agit-il d'employer ? »

Je me rappelle l'admiration stupéfaite de mes camarades devant l'initiative prise par un capitaine de réserve qui, ayant à excaver des emplacements de batterie, ne recourut pas à la main-d'œuvre militaire, dont le rendement était faible pour les travaux de terrassement : il eut l'idée d'em-

ployer des charrues traînées par des bœufs, moyen dont on n'avait pas l'habitude et que ne recommandait pas la tradition. D'où, ébahissement des camarades et des chefs.

Car tous les grades sont également « enroidis », comme le disait le général Trochu, enroidis par les pratiques de la vie militaire, où la discipline, le respect de la consigne, l'abus de la réglementation, conspirent à étouffer l'initiative des professionnels alors qu'on trouve chez les officiers de réserve plus ou moins d'aptitude à envisager des solutions neuves. Une certaine raideur du caractère et de l'esprit, sinon de l'attitude, est fatalement plus ou moins inhérente — au moins en France — à la fonction d'officier de carrière.

Il serait assurément désirable que chacun fût doué du tempérament le mieux approprié à sa fonction, et que celle-ci fût à peu près stable, car on n'aurait pas, alors, à se plier à ses métamorphoses (métamorphoses inévitables : rappelons-nous, par exemple, que la dernière guerre a transformé des cavaliers en fantassins, qu'elle a fait passer des officiers de toutes armes dans l'aviation, dans les services tout nouveaux des mortiers de tranchée ou des chars d'assaut).

C'est pourquoi, en un temps où la guerre de campagne et la guerre de siège constituaient des spécialités nettement tranchées, on avait envisagé le rattachement de l'artillerie de forteresse au corps du génie. Je retrouve dans la *Revue scientifique* de 1883 (page 279) un article où je prônais cette fusion, déjà effectuée, d'ailleurs, en France, dès le XVIIIe siècle, mais qui n'avait eu alors qu'une durée éphémère.

Je faisais remarquer que la science de la poliorcétique est une, que l'attaque et la défense des places procèdent de principes communs, comme, en escrime, la parade et la riposte. Vauban n'était pas simplement un grand ingénieur, un créateur de fortifications : c'était aussi un remarquable général dans la guerre de siège, habile à disposer son artillerie pour l'attaque, capable de tirer un bon parti des propriétés que possédait le matériel de son temps. N'est-ce pas à lui qu'est dû le tir à ricochet qui fut, pendant une longue

période, employé avec grand profit ? Peut-être n'a-t-il pas le mérite de cette invention ; mais c'est lui qui en a accueilli l'idée, qui l'a comprise, qui l'a patronnée, qui l'a imposée, qui l'a fait triompher. Il va de soi que la connaissance de la fortification était nécessaire à l'artilleur assiégeant, comme l'était, pour la disposition des travaux d'approche, la connaissance de ce qu'on a à craindre du canon de la place.

Si le savoir de l'officier d'artillerie et celui de l'officier du génie doivent porter sur les mêmes points, ajoutais-je, le tempérament de leurs caractères doit être de même nature, et ce n'est pas là un côté de la question qui soit indifférent. Le savoir s'acquiert ; le caractère se modifie peu. Tel naît avec des aptitudes belliqueuses ; tel naît avec des instincts pacifiques que, pourtant, il est avantageux d'utiliser à la guerre, au lieu de les laisser sans emploi.

Le maniement des troupes sur le champ de bataille — qu'il s'agisse de déployer une compagnie, d'entraîner un escadron ou de déplacer une batterie — exige de la promptitude dans le coup d'œil et dans la décision, une vigueur de commandement, une crânerie, qui constituent ce qu'on appelle les qualités brillantes du militaire. Pour les travaux de sape, pour les cheminements souterrains, pour les calculs d'angle de tir, ce sont des qualités ternes qu'il faut. Il ne s'agit plus d'entraîner ; il s'agit plutôt de retenir. Il faut toujours voir juste ; mais on a du temps. Du courage, il en faut encore, mais d'une autre nature : moins exalté, plus résigné, moins nerveux, plus froid. Car il en est de plus d'une sorte, comme on sait...

...Par tempérament et par éducation, l'artilleur de forteresse doit se rapprocher de l'ingénieur ; par tempérament et par éducation, l'artilleur de campagne doit se rapprocher du cavalier et du fantassin. Telle est la distinction des genres qui semble la plus naturelle.

La conclusion était celle-ci : « Il est urgent de séparer deux armes aussi distinctes l'une de l'autre que l'artillerie de campagne et l'artillerie de forteresse. »

Mais, étant donné que la séparation des genres a cessé d'avoir autant de durée qu'autrefois, puisque les officiers sont appelés à passer d'un service à un service tout différent, par suite de la prodigieuse rapidité avec laquelle les innovations se répandent et avec laquelle la réalisation suit la

conception, il est encore plus important que jamais de maintenir la plasticité de l'intelligence de façon à rendre celle-ci apte à une bonne utilisation des engins nouveaux.

La fraîcheur de l'imagination, la jeunesse de l'esprit, s'entretiennent par la lecture, par l'observation, par la méditation, par la pratique réelle. (Entendez par là celle qui n'est pas la simulation de la réalité, comme sont, par exemple, les exercices du temps de paix et les grandes manœuvres.) N'oublions pas que, si de Moltke a vaincu successivement les Danois en 1864, les Autrichiens en 1866, les Français en 1870, c'est qu'il s'était formé par cette discipline. Il ne connaissait la guerre que par l'étude théorique qu'il en avait faite, car il n'en avait pas acquis l'expérience directe en assistant en simple témoin à la défaite de l'armée ottomane battue par Ibrahim-Pacha en 1839. Sans doute aurait-il été un médiocre officier de troupe. Peut-être même n'avait-il pas la mentalité d'un officier d'état-major en sous-ordre. En revanche, il avait, à un haut degré, celle d'un généralissime, celle d'un chef d'armée. Il était froid, appliqué, penseur, exempt de tout parti pris, philosophe et psychologue. Il lui a fallu une admirable force de méditation, d'imagination aussi, et de caractère, pour se soustraire au prestige de Napoléon, pour se libérer du génie de ce grand capitaine, dont il connaissait parfaitement les œuvres et les actes. Il n'a pu réussir à créer des méthodes de commandement originales, bien personnelles, que grâce à la souplesse intellectuelle qu'un travail incessant avait maintenue en son cerveau.

Peut-être est-il assez vain de soumettre les officiers à la sélection qu'opère le système de l'orientation professionnelle. Sans doute, serait-il bon qu'on plaçât *the right man in the right place*. Mais il importe bien davantage de rester en forme grâce à un labeur soutenu, et de conserver ainsi l'esprit assez mobile pour qu'il n'ait pas à être mobilisé au moment du besoin.

Lieutenant-colonel EMILE MAYER.